

Sabina Loriga

Le Petit x

De la biographie à l'histoire

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-097686-2

© Éditions du Seuil, avril 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

à M.M.U.
au croisement des généalogies

Avant-propos

« Pourtant il en est de cette affaire comme de la chasse au papillon ; le pauvre animal tremble dans le filet, il perd ses plus belles couleurs ; et quand on le saisit à l'improviste, il est finalement raide et sans vie ; le cadavre ne fait pas tout l'animal, il y a quelque chose de plus, une partie essentielle et à l'occasion, comme en toute autre chose, une partie essentiellement essentielle : la vie. »

Johann Wolfgang Goethe¹

I

Depuis la fin du XVIII^e siècle, les historiens se sont détournés des actions et des souffrances des individus, pour s'employer à découvrir le processus invisible de l'histoire universelle. De multiples raisons les ont amenés à délaïsser les êtres humains pour passer d'une histoire plurielle (*die Geschichten*) à une histoire unique (*die Geschichte*)². Il est probable que deux

1. Lettre de Goethe à Hetzler du 14 juillet 1770, in *Goethes Briefe und Briefe an Goethe. Kommentare und Register*, éd. par Karl Robert Mandelkow, Munich, C.H. Beck, 1976, cité par Jean Lacoste, *Goethe. Science et philosophie*, Paris, PUF, 1997, p. 90.

2. Dans son texte sur le concept d'histoire, Reinhart Koselleck met en lumière que le terme *Geschichte* naît après deux événements convergents : d'une

révélation douloureuse de la modernité y ont contribué : d'une part, la découverte que même la nature est mortelle et, de l'autre, la perte progressive de confiance dans la capacité de nos sens à saisir la vérité (depuis l'époque de Copernic, la science ne cesse au fond de nous révéler les limites de l'observation directe)¹. Mais, au-delà de ces profondes transformations, qui dépassent nos comportements conscients et, à certains égards, nous échappent, diverses vicissitudes intellectuelles moins tragiques et même plus banales ont sans doute eu un rôle non négligeable. Tout d'abord, la volonté d'apporter aux sciences de l'homme des bases scientifiques stables et objectives. Il s'est agi là d'un immense effort de connaissance, qui a conduit les disciplines les plus disparates – de la démographie à la psychologie en passant par l'histoire et la sociologie – à uniformiser les phénomènes en éliminant bien souvent les différences, les écarts, les idiosyncrasies.

Le vice de tout envisager sous le signe de la similarité et de l'équivalence a eu de graves répercussions. Hannah Arendt les évoque dans une lettre à Karl Jaspers du 4 mars 1951. Revenant, une fois encore, sur les tragédies politiques et sociales qui ont affligé le xx^e siècle, elle observe que la pensée moderne a perdu le goût de la diversité : « Je ne sais pas ce qu'est le mal absolu, mais il me semble qu'il a en quelque sorte à faire avec le phénomène suivant : déclarer les êtres

part, la constitution d'un collectif singulier qui relie l'ensemble des histoires spéciales (*Einzelgeschichten*) ; d'autre part, une contamination mutuelle du concept de *Geschichte* en tant que complexe événementiel et de celui d'*Historie* en tant que connaissance, récit et science historique. Reinhart Koselleck, « Le concept d'histoire », in *L'Expérience de l'histoire* (1975), traduit de l'allemand par Alexandre Escudier, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997, p. 15-19. Cf. aussi Reinhart Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* (1979), traduit de l'allemand par Jochen Hoock, Paris, Gallimard-Éditions du Seuil, 1990, chap. iv.

1. Sur la prise de conscience de la vulnérabilité de la nature, cf. Hannah Arendt, *Le Concept d'histoire* (1958) in *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972. Cf. également Hans Jonas, *Philosophical Essays. From Ancient Creed to Technological Man*, Chicago, The University Chicago Press, 1974.

humains superflus en tant qu'êtres humains». Et, plus loin, elle ajoute : « Je soupçonne la philosophie de n'être pas tout à fait innocente quant à ce qui nous est donné là. Pas dans le sens naturellement où Hitler pourrait être rapproché de Platon. [...] Mais sans doute au sens où cette philosophie occidentale n'a jamais eu une conception du politique et ne pouvait en avoir parce qu'elle [...] traitait accessoirement la pluralité effective »¹.

Outre la philosophie, cette perte de la pluralité a également affecté l'histoire. Les deux derniers siècles ont vu nos livres d'histoire abonder en récits sans sujet : ils traitent de puissances, de nations, de peuples, d'alliances, de groupes d'intérêts, mais bien rarement d'êtres humains². Comme l'a pressenti un écrivain particulièrement attentif au passé, Hans Magnus Enzensberger, la langue de l'histoire a commencé alors à occulter les individus derrière des catégories impersonnelles : « L'histoire est exhibée sans sujet, les personnes dont elle est l'histoire n'apparaissent qu'en toile de fond, en tant que figures accessoires, masse obscure reléguée à l'arrière-plan du tableau : “les chômeurs”, “les entrepreneurs”, dit-on... Même les prétendus *makers of history* semblent dépourvus de vie : « Le sort des autres – ceux dont le destin est passé sous silence – se venge sur leur sort : ils sont figés comme des mannequins et ressemblent aux figures de bois qui se substituent aux hommes dans les tableaux de De Chirico »³.

Le prix éthique et politique de cette désertification du passé est fort élevé. Dès lors que nous laissons de côté les motivations personnelles, « nous pouvons admirer ou craindre, bénir ou maudire Alexandre, César, Attila, Mahomet, Cromwell, Hitler

1. Hannah Arendt, *Correspondance, 1926-1969* (1985), traduit de l'allemand par Eliane Kaufholz-Messmer, Paris, Payot, 1996, p. 243-244.

2. Cf. Philip Pomper, « Historians and Individual Agency », *History and Theory*, 1996, 35, 3, p. 281-308.

3. Hans Magnus Enzensberger, « Letteratura come storiografia », *Il Menabò*, 1966, IX, p. 8.

comme nous admirons, craignons, bénissons ou maudissons les inondations, les tremblements de terre, les couchers de soleil, les océans et les montagnes. Mais dénoncer leurs actes ou les porter au pinacle est aussi déraisonnable qu'adresser des sermons à un arbre¹. Ces mots d'Isaiah Berlin, écrits en 1953, restent actuels. Au cours des dernières années, on a souvent fait grief à l'historiographie dite postmoderne, d'inspiration nietzschéenne, d'avoir miné l'idée de vérité historique et par là même écarté toute possibilité d'évaluer le passé². Il me semble important de souligner combien le péril du relativisme, qui corrode le principe de responsabilité individuelle, est également inhérent à une lecture impersonnelle de l'histoire qui prétend décrire la réalité par le biais d'anonymes rapports de pouvoir. Isaiah Berlin nous rappelle que l'espoir de *faire parler les choses mêmes* nous amène à produire une image abusivement nécessaire de cette réalité. Parfois même à célébrer un peu trop les faits accomplis : « Tout ce qui se trouve dans le camp de la raison victorieuse est juste et sage ; en revanche, tout ce qui est du côté du monde voué à la destruction par le travail des forces de la raison est effectivement stupide, ignorant, subjectif, arbitraire, aveugle. »³.

1. Isaiah Berlin, « De la nécessité historique » (1953), in *Éloge de la liberté*, Paris, Calmann-Lévy, 1988, p. 118.

2. Cf. Carlo Ginzburg, « Just one Witness », in Saul Friedlander (dir.), *Probing the Limits of Representation. Nazism and the « Final Solution »*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1992, p. 82-96 ; Richard J. Evans, *In Defence of History*, Londres, Granta Books, 1997, chap. viii.

3. Isaiah Berlin, « De la nécessité historique », *op. cit.*, p. 116. Cf. également Hugh Trevor-Roper, « History and Imagination », in *History and Imagination. Essays in Honour of H.R. Trevor-Roper*, Londres, Gerald Duckworth, 1981, p. 356-369.

II

Pour cette raison, je pense qu'il est essentiel de revenir sur les quelques auteurs qui, à travers le XIX^e siècle, se sont efforcés de sauvegarder la dimension individuelle de l'histoire. C'est une époque qui a donné lieu à une réflexion extrêmement riche et complexe sur le « petit x ». De quoi s'agit-il ? L'expression est de Johann Gustav Droysen qui, en 1863, écrit que si l'on appelle A le génie individuel, à savoir tout ce qu'un homme est, possède et fait, alors ce A est formé par $a + x$, où a contient tout ce qui lui vient des circonstances externes, de son pays, de son peuple, de son époque, etc., et où x représente sa contribution personnelle, l'œuvre de sa libre volonté¹. Avant Droysen et après lui, d'autres penseurs ont exploré le petit x . Comment se forme-t-il ? Est-il inné ? Tous les êtres humains l'ont-ils ? Doit-il être intégré à l'histoire ? En l'occurrence, comment saisir le rapport entre le cas individuel singulier et le mouvement général de l'histoire ? Initialement, l'approche est étroitement liée à une réflexion sur la nation : comme nous le verrons à propos de Johann Gottfried Herder, les particularités des peuples impliquent les caractéristiques personnelles. Puis elle s'anime, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, au cours d'une discussion complexe sur le statut épistémologique des sciences humaines. Il ne s'agit pas d'un débat structuré, au titre précis, ayant une date initiale et conclusive, mais bien plutôt d'un dialogue difficile, indirect, sans cesse interrompu, qui traverse les frontières nationales et qui est injustement tombé dans l'oubli. En partie parce qu'il est ponctué de certains termes désuets et périlleux tels que « héros » ou « grand homme ». En partie parce que, parmi les historiens, règne encore l'étrange et arrogante

1. Johann Gustav Droysen, « Die Erhebung der Geschichte zum Rang einer Wissenschaft », *Historische Zeitschrift*, éd. par Heinrich von Sybel, Munich, Literarisch-artistische Anstalt, 1863, vol. IX, p. 13-14. Droysen s'appuie sur un exemple du philosophe Rudolf Hermann Lotze.

conviction que le présent historiographique est préférable et supérieur – bref, plus scientifique – que le passé.

À bien des égards, ce livre se propose de faire une incursion dans la tradition. C'est là une expression qui mérite quelques éclaircissements. Tout d'abord, il ne s'agit pas d'un rappel à l'ordre¹. Je ne prête pas à nos prédécesseurs une autorité indiscutable et je n'entends pas négliger l'importance des innovations ou des expériences historiographiques réalisées au cours des dernières décennies. Il me semble cependant qu'un rapport plus profond avec la tradition ne peut qu'enrichir nos possibilités d'expérimenter. Trop souvent, notamment dans le débat sur le postmoderne, le passé historiographique est décrit comme une expérience tout d'une pièce, pénétrée de certitudes sur la vérité et l'objectivité. Mon dessein est ici de mettre en évidence des pensées qui démentent cette image si conventionnelle de la tradition.

Par ailleurs, le *saut* dans la tradition ne concerne pas la biographie en tant que telle : ni sa méthode, ni son évolution narrative. Et il n'a rien de philologique : je ne propose pas une lecture exhaustive de chaque auteur et, bien souvent, je me suis limitée à évoquer les motivations politiques et sociales de leurs réflexions – comme l'impact du bonapartisme ou l'affirmation politique des masses. C'est une vraie lacune qui sera, je l'espère, bientôt comblée par d'autres recherches. Mais ici, je me penche principalement sur l'histoire biographique : si je devais résumer en quelques mots ce que j'ai fait au cours de ces dernières années, peut-être dirais-je que j'ai recueilli des pensées pour peupler le passé. À cette fin, j'ai privilégié une

1. Au cours des dernières années, notamment dans les milieux anglo-saxons, de nombreux historiens ont proposé une opposition discutable entre l'ancienne et la nouvelle histoire : cf. Theodore S. Hamerow, *Reflections on History and Historians*, Madison, University of Wisconsin Press, 1987, chap. v ; Elizabeth Fox-Genovese, Elisabeth Lasch-Quinn (dir.), *Reconstructing History: The Emergence of a New Historical Society*, New York-Londres, Routledge, 1999, p. XIII-XXII.

perspective ample allant au-delà des frontières géographiques, linguistiques et de genre.

Les auteurs que j'ai longuement fréquentés sont des historiens (outre Thomas Carlyle, principalement des auteurs allemands, de Wilhelm von Humboldt à Friedrich Meinecke), un historien de l'art (Jakob Burckhardt), un philosophe (Wilhelm Dilthey) et un écrivain (Léon Tolstoï). En fait, la définition disciplinaire apparaît bien pauvre, car il s'agit dans la plupart des cas de *pièces uniques* qui ne relèvent ni d'une école ni d'un courant. Il n'y a pas entre eux de continuité ou de cohérence, mais ils partagent au moins deux convictions. Ils croient avant tout que le monde historique est créatif, productif, et que cette qualité ne repose pas sur un principe absolu, transcendant ou immanent à l'action humaine, mais qu'elle procède de l'action réciproque des individus. Par voie de conséquence, ils ne présentent pas la société comme une totalité sociale indépendante (un « système » ou une « structure » impersonnelle supérieure aux individus et les dominant), mais comme une œuvre commune. Ils ont en outre un sens aigu de ce qu'on pourrait appeler la vitalité périphérique de l'histoire : ils visent davantage à dévoiler la nature multiforme du passé qu'à unifier les phénomènes. Bien entendu, ils ne sont pas les seuls à embrasser une telle approche. La diversité de l'expérience historique est au cours de ces mêmes décennies défendue par William James et Max Weber, et, plus tard, par Walter Benjamin, Siegfried Kracauer et par d'autres auteurs que l'on croisera au détour des pages de ce livre.

Mais avant de suivre ces grandes figures au fil de leurs pensées, il importe d'explorer la frontière, floue et instable, qui sépare la biographie de la littérature et de l'histoire.

Le seuil biographique

I

Tacite, Suétone et Plutarque. Avant eux, Critias, Isocrate, Xénophon, Théophraste, Aristoxène, Varron, Cornélius Nepos. Plus tard, Eginhard, l'abbé Suger, Jean de Joinville, Philippe de Commynes, Fernán Pérez de Guzmán, Filippo Villani, Giorgio Vasari, Thomas More. L'Antiquité grecque et romaine a compté d'importants biographes, tout comme le Moyen Âge et la Renaissance. Mais ils ne s'appelaient pas encore ainsi. Le terme « biographie » n'apparaît qu'au cours du XVII^e siècle, pour désigner une œuvre véridique, fondée sur une description réaliste, par opposition à d'autres formes anciennes d'écriture de soi qui idéalisait le personnage et les circonstances de sa vie (telles que le panégyrique, l'éloge, l'oraison funèbre et l'hagiographie)¹. Les premiers véritables biographes ont

1. Sur l'évolution de la biographie, cf. Wilbur L. Cross, *An Outline of Biography from Plutarch to Strachey*, New York, H. Holt & Co., 1924; Harold Nicolson, *The Development of English Biography*, New York, Harcourt, Brace, 1928; Edmund Gosse, « Biography », in *Encyclopædia Britannica*, 11^e éd.; Donald A. Stauffer, *English Biography before 1700*, Oxford, Oxford University Press, 1930; John A. Garraty, *The Nature of Biography*, Oxford, Knopf, 1957; Daniel Madelénat, *La Biographie*, Paris, PUF, 1984; Scott Casper, *Constructing American Lives: Biography and Culture in Nineteenth-Century America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999; Margaretta Jolly (dir.), *Life*

été anglais : Izaak Walton, auteur d'une vie du poète John Donne en 1640, et l'éclectique John Aubrey, qui, entre 1670 et 1690, écrit une série de notices biographiques sur diverses personnalités d'Oxford (le texte ne devait être publié qu'au XIX^e siècle), suivis par Samuel Johnson, et ses *Lives of the Poets* (1779-1781), et par James Boswell, auteur d'une *Life of Samuel Johnson* (1791).

Attestée dès l'Antiquité, la biographie est, dès l'origine, un genre hybride et composite¹. Toujours en équilibre entre vérité historique et vérité littéraire, elle a subi de profondes transformations au fil du temps – quant au choix et à l'élaboration des faits et du style narratif. Il est par conséquent difficile d'établir des règles générales². Sans doute, de nombreux biographes ont privilégié une narration chronologique suivant les scansion biologiques de l'existence : la naissance, la formation, la carrière, la maturité, le déclin et la mort. Mais cela n'implique pas que la biographie doive nécessairement reposer sur une trame chronologique. Il suffit de penser à Plutarque qui met avant tout l'accent sur le caractère et les qualités morales du personnage plutôt que sur sa vie. Ou à Lytton Strachey, qui préfère une narration symptomatique, s'appuyant essentiellement sur des moments clés (les conversions, les traumatismes, les crises économiques, les séparations affectives). Il n'existe aucune règle formelle en ce domaine, pas même à l'égard des caractéristiques individuelles. John Aubrey et Marcel Schwob les cultivent, et les exaltent même, en riposte au général et à l'impersonnel : « La science historique nous laisse dans l'incertitude sur les

Writing. Autobiographical and Biographical Forms, Londres-Chicago, Fitzroy Dearborn Publishers, 2001.

1. Cf. Daniel Aaron (dir.), *Studies in Biography*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1978 ; Italo Gallo et Luciano Nicastrì (dir.), *Biografia e autobiografia degli antichi e dei moderni*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1995 ; Lucia Boldrini, *Biografie fittizie e personaggi storici. (Auto)biografia, soggettività, teoria nel romanzo inglese contemporaneo*, Pise, ETS, 1998.

2. Cf. Allan Nevins, « How Shall One Write of a Man's Life », *The New York Times Book Review*, 15 juillet 1951, p. 20.

individus. Elle ne nous révèle que les points par où ils furent attachés aux actions générales. [...] L'art est à l'opposé des idées générales, ne décrit que l'individuel, ne désire que l'unique. Il ne classe pas ; il décline »¹. Mais d'autres biographes minorent ces traits individuels au profit des ressemblances, dans l'espoir de représenter un type moyen, ordinaire (dans le domaine de la biographie littéraire, tel est le cas de Giuseppe Pontiggia qui corrige les individualités et les met même en séries²). Sous certains aspects, cette opposition est également présente dans la biographie intellectuelle. Sainte-Beuve, Hippolyte Taine et Otto Weininger visent à instaurer une biographie abstraite susceptible de transformer l'individuel en type³, tandis que d'autres, plus sensibles à la dimension éthique de l'existence, en soulignent le caractère singulier : comme l'écrit Giovanni Amendola, « la biographie, qui ne peut s'ériger en science philosophique, [...] peut nous fournir une connaissance plus riche et plus nette de la vie morale que n'est en mesure de la faire l'Éthique même »⁴.

À cet égard, plutôt que de formuler des règles générales sur un genre d'écriture particulièrement volubile, il me paraît plus fécond de méditer sur cette frontière floue qui sépare la biographie de l'histoire et de la littérature, et d'en analyser les défenses, les ébranlements, les incursions réciproques qui la franchissent...

1. Marcel Schwob, *Vies imaginaires* (1896), Paris, Flammarion, 2004, p. 53.

2. Giuseppe Pontiggia, *Vie des hommes non illustres* (1933), traduit de l'italien par François Bouchard, Paris, Albin Michel, 1995.

3. Cf. Otto Weininger, *Sexe et caractère* (1903), traduit de l'allemand par Daniel Renaud, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989, 2^e partie, chap. 5.

4. Giovanni Amendola, *Etica e biografia* (1915), Milan-Naples, Ricciardi, 1953, p. 17. Sur la dimension éthique de la biographie, cf. Robert Partin, « Biography as an Instrument of Moral Instruction », *American Quarterly*, 1956, 8, 4, p. 303-315 ; Frédéric Regard, « L'éthique du biographique. Réflexions sur une tradition britannique », *Littérature*, 2002, 128, p. 80-92.

II

Au cours du XVIII^e siècle, la réflexion biographique s'est déployée sur deux axes essentiels : outre la vie des saints et des rois, elle s'est de plus en plus intéressée à celle de poètes, de soldats ou de criminels ; et elle adopte un ton plus intimiste. En 1750, Johnson invoque ouvertement la valeur de l'existence quelconque : « Je me suis souvent dit qu'il n'était point de vie qui, fidèlement rapportée, n'offrirait un récit utile ». Après avoir réfuté l'assertion selon laquelle la vie d'un chercheur, d'un négociant ou d'un prêtre s'appliquant à la besogne serait dénuée d'intérêt, il part en guerre contre la notion de grandeur : « Aux yeux de la raison, ce qui est plus répandu a davantage de valeur ». Soucieux de l'homme ordinaire, Johnson s'en prend à la prérogative qui est souvent accordée aux affaires publiques, soutenant qu'un bon biographe doit guider le lecteur dans l'intimité domestique, pour montrer les menus détails de la vie quotidienne¹. La conception du biographe soucieux de se plonger dans l'intimité domestique afin de saisir l'individu privé de son masque social est partagée par James Boswell qui, le 25 février 1788, écrit à William Temple : « Je suis absolument certain que la méthode biographique telle que je l'entends – donner non seulement une *histoire* du cours *visible* de Johnson dans le monde, mais une *vue* de son esprit, dans ses lettres et ses conversations – est la plus parfaite qu'on puisse concevoir, et sera *plus* une *Vie* qu'un ouvrage jamais paru »².

1. Samuel Johnson, « Biography », *Rambler*, 13 octobre 1750, n. 60, p. 357. Cf. également Samuel Johnson, « Biography how best Performed », *Idler*, n° 84, 24 novembre 1759, in *The Idler and the Adventurer*, éd. par W.J. Bate, New Haven, The Yale Edition, 1958.

2. Cité par Daniel Madelénat, *La Biographie, op. cit.*, p. 56. Sur le processus de démocratisation de la biographie, cf. Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, Paris, Plon, 1957 ; Andrea Battistini, *Lo specchio di Dedalo. Autobiografia e biografia*, Bologne, Il Mulino, 1990.

C'est au cours du XIX^e siècle que la biographie s'impose en tant que métier à part entière – grâce à John Forster, John Morley, James Parton, Charles-Augustin Sainte-Beuve. En 1862, ce dernier, en général plutôt réticent à l'endroit des affirmations théoriques, décide d'expliquer une fois pour toutes les principes méthodologiques de sa critique littéraire: «Ceux qui me traitent avec le plus de faveur ont bien voulu dire que j'étais un assez bon juge, mais qui n'avait pas de Code. J'ai une méthode pourtant, [...] elle s'est formée chez moi de la pratique même»¹. La prémisse est fort simple: «La littérature [...] n'est point pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même; et je dirais volontiers: *tel arbre, tel fruit*. L'étude littéraire me mène tout naturellement à l'étude morale»². L'aboutissement l'est tout autant: «Pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure», il faut se poser certaines questions sur la personnalité de l'artiste: quelle est sa position religieuse? Sa perception de la nature? Quels sont ses rapports avec les femmes? Avec l'argent? Et avec la nourriture? Mais aussi: quels sont ses vices? Qui sont ses amis? Et ses ennemis? L'ensemble de ces questions doit être soulevé à chaque étape de toute vie: à la naissance, lors de la formation et de la déformation. L'approche ne peut être que chronologique: «Il est très utile, d'abord de commencer par le commencement, et, quand on en a les moyens, de prendre l'écrivain supérieur ou distingué dans son pays natal, dans sa race»³. L'artiste doit être recherché au sein de son milieu familial: chez ses parents, chez sa mère surtout, chez ses sœurs (c'est le cas de Chateaubriand, Lamartine, Balzac, Beaumarchais), chez ses frères (comme

1. Charles-Augustin Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, Paris, Calmann-Lévy, 1891, t. III, p. 13, 21 et 22 juillet 1862.

2. *Ibid.*, p. 15.

3. *Ibid.*, p. 18.

pour Boileau-Despréaux), et chez ses enfants (comme pour M^{me} de Sévigné). « Il s'y rencontre des linéaments essentiels qui sont souvent masqués, pour être trop condensés ou trop joints ensemble, dans le grand individu ; le fond se retrouve, chez les autres de son sang, plus à nu et à l'état simple ». Après la naissance, vient le temps de la formation : l'époque des études, de la jeunesse, du premier cercle artistique (tel que la *Muse française*, le *Globe* ou le *Cénacle*). « Aucun des talents, jeunes alors, qui ont séjourné et vécu dans l'un de ces groupes, n'y a passé impunément »¹ : à certains égards, c'est la vraie date originelle de l'artiste. Au terme de la formation, on aborde le triste temps de la déformation : « C'est le moment où [l'artiste] se gâte, où il se corrompt, où il déchoit, où il dévie. Prenez les mots les moins choquants, les plus doux que vous voudrez, la chose arrive à presque tous »².

Cette perspective analytique, qui vise à *chercher l'homme dans l'œuvre*, se fonde sur l'espoir que le cas singulier pourra assumer une valeur typologique. Ainsi, le portrait de Guy Patin, célèbre médecin du XVII^e siècle, devrait-il restituer le tableau d'une bourgeoisie incohérente et d'une époque indolente : « Tout en paraissant un grand original, [Patin] n'est pas seul de son espèce ; il n'est qu'un exemple plus saillant et plus en relief d'une inconséquence bourgeoise et de classe moyenne, qui est curieuse à étudier en lui »³. Comme Sainte-Beuve l'écrit en 1865, avec une certaine dose d'auto-ironie : « *Type* est un assez vilain mot, bien sec et bien roide, mais c'est une belle chose [...]. *Type*, dans notre mythologie abstraite, dans notre nouveau panthéon esthétique, c'est comme qui aurait dit autrefois demi-Dieu, *Divus*. Vous avez des autels »⁴. Si cette démarche typologique aboutit, la critique littéraire pourra

1. *Ibid.*, p. 22-23.

2. *Ibid.*, p. 26.

3. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, s.d., t. VIII, 25 avril et 2 mai 1853, p. 88-133.

4. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, *op. cit.*, t. IX, p. 246, 2 janvier 1865.

quitter l'anecdotique pour établir une assise scientifique, digne des sciences naturelles : « J'entrevois des liens, des rapports, et un esprit plus étendu, plus lumineux, et resté fin dans le détail, pourra découvrir un jour les grandes divisions naturelles qui répondent aux familles d'esprits »¹.

Il en va de même pour Hippolyte Taine, pour lequel la critique littéraire doit être biographique : comme il l'affirme au début de son célèbre ouvrage sur Balzac, « les œuvres d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père. L'homme entier contribue à les produire ; son caractère, son éducation et sa vie, son passé et son présent, ses passions et ses facultés, ses vertus et ses vices, toutes les parties de son âme et de son action laissent leur trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit »². D'où la valeur conceptuelle des « petits faits, anecdotes, citations, exemples expressifs et significatifs, [...] fragments authentiques et vivants, intacts, cueillis dans la réalité concrète »³. En un certain sens, le processus de compréhension biographique s'apparente à la dissection des corps. Ainsi, au moi sublime et infini, évoqué par les Romantiques, Taine oppose une particule, un produit, une extrémité, une émergence du Paléocène : « Je viens de relire Hugo, Vigny, Lamartine, Musset, Gautier, Sainte-Beuve, comme types de la pléiade poétique de 1830. Comme tous ces gens-là se sont trompés ! Quelle fausse idée ils ont de l'homme et de la vie ! [...] Combien l'éducation scientifique et historique change le point de vue ! Matériellement et moralement je suis un atome dans un infini d'étendue et de temps, un bourgeon dans un baobab, une pointe fleurie dans un polypier prodigieux qui occupe l'océan entier, et génération par génération émerge, laissant ses innombrables supports et ramifications sous la vague ; ce que je suis m'est arrivé et m'arrive par le tronc,

1. *Ibid.*, t. III, p. 17.

2. Hippolyte Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1866, p. 67.

3. *H. Taine : sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette, 1902-1907, t. IV, lettre du 13 mars 1891 à Franz Brentano.

la grosse branche, le rameau, la tige dont je suis l'extrémité ; je suis pour un moment l'aboutissement, l'affleurement d'un monde paléontologique englouti, de l'humanité inférieure fossile, de toutes les sociétés superposées qui ont servi de support à la société moderne, de la France de tous les siècles, du XIX^e siècle, de mon groupe, de ma famille»¹. Et c'est dans cette optique qu'une définition scientifique de la biographie est relancée : « Nous aurons dépassé, d'ici à un demi-siècle, la période descriptive [...] pour entrer bientôt dans la période des classifications naturelles et définitives »².

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle se multiplient les dictionnaires biographiques, tels que la *Biographie universelle ancienne et moderne*, la *Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, le *Dictionary of National Biography*, le *Dictionary of American Biography* et l'*Allgemeine Deutsche Biographie*. Mais la réalité biographique demeure souvent bien loin des attentes scientifiques de Taine. Une fois devenus biographes de métier, nombre d'entre eux se mettent à écrire des vies officielles, obséquieuses et moralisantes. Le résultat est des plus décevants. Écœuré par la cagoterie déferente qui imprègne maintes biographies, soucieuses de ne pas troubler l'image de respectabilité sociale de leurs mandants, Thomas Carlyle déclare : « Comme elle est délicate et respectable la biographie anglaise, rendons grâce à son hypocrisie », puis décide de confier toute la documentation concernant sa vie à James Anthony Froude, en échange de la promesse de dire toute la vérité³. En dépit de ces désap-

1. Hippolyte Taine, *Pages choisies*, avec une introduction, des notices et des notes de Victor Giraud, Paris, Hachette, 1909, p. 34-36.

2. Cité par Wolf Lepenies, *Sainte-Beuve. Au seuil de la modernité* (1997), traduit de l'allemand par Bernard Lortholary, Paris, Gallimard, 2002, p. 216.

3. Le *Carlyle*, qui raconte, sans ménager ses mots, l'égoïsme conjugal de l'écrivain, suscite une importante discussion sur l'éthique biographique, au cours de laquelle George Tyrrel, un jésuite irlandais (ensuite excommunié pour modernisme), condamne l'excessive curiosité des biographes et soutient